

Introduction

Le post-naturel, le post-culturel, et après ?

« La division classique qui séparait la théorie de son application ignorait cette nécessité d'incorporer les conditions d'application dans l'essence même de la théorie. »

Gaston Bachelard¹

Revenir au projet d'une coopération entre sciences sociales et écologie, ou au rapport nature/culture en tant qu'objet de recherche, semble un tantinet incongru face au flot de textes qui raisonnent en se plaçant après la réfutation solennelle et irrévocable des « grands partages » : il convient sans doute d'excuser d'abord cette intention, paradoxalement rétrograde parce que progressiste.

De nos jours, le rêve de l'interdisciplinarité s'estompe au profit d'une « indisciplinarité » qui ne souhaite plus seulement se libérer du carcan des disciplines, mais bien de toute discipline. Au diable les procédures, les protocoles et les programmes, admirons l'opportunisme, anobli par le vocable sophistiqué de la « sérendipité » (la trouvaille inattendue suscitée par les circonstances). Tandis que la préméditation inhiberait la découverte, l'imprévu la galvaniserait [CAT 13]. Soit, mais la sérendipité ne risque-t-elle pas, pareille à la providence, de se faire attendre, d'autant plus qu'on la guettera avec avidité ? Bref, une déconcertante vague de suspicion déferle sur la science, la théorie et la procédure, sitôt qu'au-delà des forteresses protégées par une technicité pointue [ANI 17], elles analysent les organisations des hommes, ou la distribution des êtres vivants. Cette défiance ne s'attaque plus à une science, une théorie, ou une méthode parmi d'autres, mais bien à l'arrogance essentielle qui sous-tendrait leur exercice intrinsèque. Bizarrement, nul ne se demande si l'espoir soudain placé en la sérendipité

1. [BAC 75, p. 61]. Première édition en 1938.

n'aurait pas quelque chose à voir avec un alanguissement général des méthodes et des théories.

Nous subissons une avalanche de « post », censée puiser son énergie dans le salutaire effondrement du mur de Berlin. Sauf qu'à l'inverse de la bataille de Jérico, le rempart est ici tombé avant que les trompettes ne sonnent et ne glorifient l'avènement d'une ère postmoderne², post-historique et post-idéologique. Avec ses récentes surenchères : l'ineffable post-vérité, qui conditionne l'accès au paradis du post-factuel (probable pléonasme, l'au-delà étant réputé peu agité). En un équilibre des stérilités, le préfixe « post » semble ainsi proliférer sur les idées classiques pendant une époque désabusée, tandis que les temps optimistes font pulluler le « néo » sur des valeurs récusées. Dans le premier cas, le sage simule une délivrance vis-à-vis d'un mal persistant et méconnu. Dans le second, il prétend corriger une pensée estimable en supprimant le poison qui la rongait, ou en inoculant un adjuvant. Un « post » ou un « néo » par-ci par-là, passe encore, mais quand l'un ou l'autre fuse en rafale, il convient de se demander si une intelligentsia désœuvrée ne tente pas de dissimuler son impéritie sous des proclamations creuses.

S'il faut céder aux impératifs formels de la mode, les pages à venir souhaiteront donc rejoindre l'étendard d'un post-nihilisme conceptuel, animé par l'espoir de reconquérir une néo-scientificité. Et cet effort s'ancrera dans le domaine même qui, voici quarante ans, porta les plus ferventes ambitions de l'**interdisciplinarité**, sous la double égide d'une **méthode** minutieuse et d'une **discussion** permanente : l'ensemble des interactions entre milieux et sociétés, entre nature et culture, ou entre écosystèmes et structures sociales.

L'entreprise appelle une justification tant elle jure avec le contexte. La principale tient au fait que **la disqualification philosophique du projet n'a jamais été épaulée par une quelconque invalidation scientifique**, et il faudra s'interroger sur la perméabilité croissante de la science aux injonctions de la métaphysique, en dépit des impératifs pratiques qui sous-tendent une telle recherche : dix milliards d'êtres humains plongés à brève échéance dans une nuée d'environnements disloqués.

Un choix entre l'hégémonie de la théorie et celle des techniques ?

Le contraste lancinant de deux souvenirs personnels a provoqué la décision de s'engager dans cet essai à contre-courant : le recours à la première personne facilitera leur évocation, avant de les replacer dans un contexte plus général.

2. En philosophie et en sciences humaines seulement : dans le domaine artistique, la désignation est nettement plus ancienne.

Le premier, assez amer, remonte au milieu des années 1980 : jeune chercheur disposant d'une double formation en zoologie et en anthropologie, j'ai obtenu le privilège d'assister à plusieurs tables rondes, ou journées d'étude, réunissant un large éventail de spécialistes sur le thème « écosystèmes *versus* systèmes sociaux », avec l'intention déclarée de stimuler la collaboration entre les sciences de la nature et celles de la société. Malgré la présence de sommités prestigieuses, la sincérité indubitable de tous les participants et les efforts méritoires déployés pendant des heures pour clarifier des équivoques interdisciplinaires et concilier des notions clefs, toutes ces réunions échouèrent complètement. Après quelques accords de principe réitérés en début de séance sur les lourdes erreurs à éviter, aucun progrès sensible, aucune avancée objective, ne vint vivifier une démarche susceptible de sous-tendre une recherche commune. Le moment fondateur tant attendu manqua à l'appel et les autorités institutionnelles renoncèrent vite à précipiter ainsi sa venue : la bonne volonté ne suffit pas. J'ai raconté ailleurs comment, la fatigue aidant, ces confrontations se perdirent en échanges de supputations philosophiques, qui offrirent un paravent à la défaite [GUI 14].

La seconde expérience, plus anecdotique, mais aussi plus exaltante, se situe une vingtaine d'années plus tard, lors d'une soirée de discussion informelle au département « Systèmes agraires et développement » de l'INRA³. Parmi les participants, une partie appartenait aux sciences sociales, tant sur le versant de la recherche universitaire que sur celui de l'application, face à des ingénieurs spécialisés (phytotechniciens et zoo-techniciens, par exemple). Une telle réunion ne va pas de soi, car, aux yeux de bon nombre d'universitaires en sciences humaines, l'agronomie demeure un district perverti par sa soumission à l'économie capitaliste, une quête effrénée de productivité et un utilitarisme ethnocentriste. Depuis les années 1980, cependant, une part non négligeable de la technologie des pratiques agricoles, en s'efforçant d'élargir ses supports d'investigation (de la plante cultivée à la parcelle, puis à l'exploitation, voire aux terroirs), a pris conscience que, sur cette voie, la rationalité économique affronte vite la perturbation suscitée par des rapports sociaux qui obéissent à des impératifs différents. De là, le désir de faire le point sur les obstacles et difficultés consécutives grâce à une confrontation des approches.

Le dialogue interdisciplinaire qui en résulta s'avéra d'une qualité exceptionnelle et d'une intensité déroutante. Le camp des présumés « technocrates » décrivait précisément des obstacles pratiques en demandant des moyens concrets de les dépasser, et ces illustrations obligeaient leurs interlocuteurs à cerner des conditions d'analyse directement reliées aux problèmes énoncés. Ces échanges m'ont soudain révélé *a contrario* ce dont j'étais désormais privé au contact des chercheurs en

3. Institut national de la recherche agronomique. La rencontre avait été organisée à l'improvisiste par Philippe Geslin et ses collègues du SAD à Toulouse.

sciences sociales – ma propre communauté – en conséquence de la place prépondérante acquise par l’inspiration relativiste et ses « post » : la quête de solutions scientifiques susceptibles de s’exposer à une mise à l’épreuve sur le terrain. En contrepartie, j’ai retrouvé un instant la sensation rassérénante que l’immobilité des discussions ne relève nullement d’une malédiction inexorable.

À la longue, l’opposition de ces épisodes devint forcément obsédante pour un individu dont le parcours professionnel a été axé, depuis le commencement, sur une volonté de conciliation efficace entre les méthodes de l’écologie et celles des sciences sociales⁴. Une conclusion initiale, assez évidente, a surgi d’emblée : *les finalités imposées à la recherche appliquée assument un rôle moteur et primordial dans les progrès de la communication interdisciplinaire*, tandis que les réflexes « territoriaux » des disciplines actionnent, à l’inverse, un frein puissant dans les confrontations purement conceptuelles. En d’autres termes, la technicité de l’application favorise des transgressions dont certaines peuvent se révéler décisives et constructives. En face, le souci de précision théorique induit des comportements défensifs et restrictifs.

A priori, ce constat paraît alors se prêter à un plaidoyer pour « l’indisciplinarité », ou à un rejet de la dictature méthodologique inspiré de loin en loin par Paul Feyerabend [FEY 79]. Néanmoins, un désaveu global de cette sorte privilégie d’emblée une orientation générale au détriment d’un inventaire des écueils qui pourraient en contester la fiabilité. À la vérité, il m’aura fallu des années avant de dépasser le découragement distillé par l’antinomie des deux réminiscences : la défaillance éclatante des grandes conférences pluridisciplinaires des années 1980 éclipse le fait que, dans la seconde image, ce sont les techniciens qui réclament des précisions théoriques en fonction de la répétition de certaines contrariétés pratiques. Et ce sont eux, aussi, qui affinent le questionnement à partir de ce substrat empirique, en contrôlant pas à pas l’adéquation des réponses.

Les techniques instituées contiennent des procédures parvenues à satisfaction. Au moins provisoirement. L’assertion s’applique autant aux techniques de raisonnement qu’aux techniques de production matérielle, puisqu’elle commande l’éventualité d’une identification du savoir technique [GUI 17]. En retour, le besoin de critique sur le mode du raisonnement surgit de la perplexité des techniciens quand ils se découvrent embarrassés par des barrages accidentels ou des instabilités inattendues. Sitôt énoncé, le propos ressemble à un rappel trivial, et pourtant nous subissons constamment la puissance de son oblitération par le biais d’une concurrence

4. C’est dans ce but que, face au regain du déterminisme biologique, je me suis lancé conjointement dans un doctorat de zoologie (1981) et dans un autre en anthropologie sociale (1982), l’objectif étant plus précisément d’assimiler les logiques scientifiques de part et d’autre de la grande frontière.

officieuse : celle d'un discours sur les constructions de la connaissance, d'abord dilué dans l'épistémologie, la sociologie ou l'anthropologie, mais qui puise finalement ses ressources dans la philosophie en survolant littéralement la mêlée. Sous cet éclairage, l'échec inhérent au premier souvenir cesse de renvoyer uniquement à un « protectionnisme disciplinaire » : faute d'un arrimage à une technicité, les débats glissèrent fatalement vers des extrapolations philosophiques.

Voici quelques années, un sociologue des plus prestigieux me demanda sur un ton dubitatif ce que j'avais de neuf à dire sur les biologistes. Je lui ai répondu par réflexe que je n'avais rien à dire *sur eux* parce que mon problème a toujours été de travailler *avec eux*. Les sciences sociales, assurément, auraient grand tort de ne pas s'investir dans l'analyse des réseaux que forment les naturalistes et les sociologues, dans telle nation ou telle époque. À condition de se souvenir que cela n'épuise pas les sujets à traiter et que ces domaines doivent coopérer sur des terrains accidentés où ni les biologistes ni les sociologues n'occupent le « rôle-titre » : ne faisons pas trop vite l'impasse sur quelques milliards d'autres bipèdes obnubilés par des ambiances non universitaires.

Au cours du dernier quart de siècle, la proportion de chercheurs acceptant de concevoir les rapports entre milieux et sociétés comme un problème à la fois théorique et pratique a diminué comme peau de chagrin. Entre un relativisme culturel enveloppant la nature, une morale « naturiste » qui parasite la science, une anthropologie ontologique et, en face, un mécanicisme enivré par l'omnipotence de la biologie moléculaire, tout concourt à désolidariser la représentation globale de l'analyse factuelle. Bien que l'interdisciplinarité demeure officiellement un espoir éminent, on ne lui cherche plus guère de colonne vertébrale : nous traversons une phase « post-méthodologique » où la dissémination s'ajoute à la compartimentation, tant sur le plan des démarches que sur celui des buts poursuivis. Un écran opaque se dresse en conséquence devant les interrogations principales et déterminantes.

Le pire, c'est qu'apparemment, la discussion directe de tels sujets frôle l'inconvenance : au-delà de la polémique, le débat lui-même a désormais des relents importuns. Une revue a ainsi sollicité trois comptes rendus de lecture à propos de *L'écologie kidnappée* [GUI 14], texte qui s'inquiétait de l'étiollement de la rationalité en écologie humaine : aucun des commentateurs n'aborda les arguments centraux, chacun mimant la position d'un maître qui rature une copie d'élève sur des points litigieux. Cocasse, bien qu'affligeante, la répétition de l'expédient marqua une dérobade devant la controverse, plus qu'une fourberie. Parallèlement, les libraires ne placèrent ce volume ni sur les rayons réservés à l'anthropologie ni sur ceux dévolus aux sciences de la vie : exclusivement parmi les titres de l'écologie politique où il jurait quelque peu. La science « post-idéologique » se voudrait paisible et lointaine.

Cibles, ambitions et mode d'emploi

Dans ces conditions, pourquoi s'échiner à rédiger le présent essai et à qui s'adressera-t-il, sinon à quelques « fossiles vivants » du rationalisme ? Ne nous résignons pas trop vite : on voit mal comment la recherche fondamentale pourrait se vanter indéfiniment de sa modestie et militer pour une compréhension qui s'épanouirait sous la forme d'une contemplation bienveillante d'anachorètes de salon. Au besoin, la recherche appliquée remettra en chantier l'élaboration de procédures qui interpréteront moins, mais opéreront mieux.

C'est pourquoi, une fois passée la morosité introductive, les pages à venir ne se borneront plus à critiquer la situation actuelle, avec ses dominantes lamentables, ses reniements, ou ses défections. Elles ne contesteront pas l'ambiance actuelle, car elles camperont sur le point de vue post-« post » d'une reconstitution. Quitte à prêcher dans le désert, autant se tourner vers le futur, en prophète optimiste. La fameuse « volonté de faire science » ayant entièrement plongé dans le registre de la suffisance, l'alternative se résume à se disculper en faisant amende honorable, ou bien à assumer impassiblement l'effronterie. En conséquence, ce livre se veut un travail épistémologique et théorique destiné à des lecteurs rétifs à l'épistémologie et à la théorie, bien que celles-ci « mènent à tout à condition d'en sortir », et parce que, justement, elles ont la manie de n'en sortir jamais : un public qui, dans une situation d'enquête compliquée par des « nœuds » socio-écologiques, ne se résigne pas à soupirer un *vanitas vanitatum*, avant de passer à autre chose. Quelques cierges seront allumés avec ferveur à destination des dieux du matérialisme pour que l'audience déborde quelque peu la poignée d'agronomes rencontrés voici une douzaine d'années. Cependant, ceux-ci demeureront toujours nos interlocuteurs imaginaires afin de ne pas perdre de vue la restauration escomptée. Le dénigrement de l'utilitarisme s'est mué en un rejet incondtionnel de l'utilité, et la condamnation du productivisme a viré à une aversion devant la réalisation. Mais ces abaissements subreptices ne servent en définitive qu'un conservatisme hypocrite.

Entendons-nous : il faudra aller du général au particulier, se retourner vers le passé en moult endroits, en fouillant, par exemple, l'histoire de notions envahissantes ou troubles, et aussi circonscrire des difficultés théoriques rebattues. Le premier chapitre aura même le « goût » et « l'allure » de la philosophie jusque dans les efforts déployés pour la maintenir à distance. Incidemment, s'attaquant à des points névralgiques, il fera provisoirement la part belle à l'anthropologie au détriment de l'écologie. La différence marquante, c'est que, pour une fois, le résultat attendu ne consistera pas à obtenir le fin mot de l'affaire, ni même à le subodorer, mais à établir l'usage actuellement souhaitable : rendre visible une erreur latente, ou dégager un type de bénéfice à brève échéance du moyen de raisonnement. Le jeu consistera alors à privilégier le besoin à court terme au détriment de la quête d'une

vérité « pure » près de l'horizon, et le projet soutenu ici s'attachera à *esquisser une méthodologie défensive, animée par une priorité clairement accordée aux moyens de reconnaître et d'éviter les pièges rédhibitoires, à l'encontre des recettes élaborées pour découvrir une délicate idéalité*. Ne serait-ce que dans l'intention de détecter d'éventuelles souricières au sein de ces procédés prétendus « heuristiques » qui fluctuent au gré des modes intellectuelles sur le versant conquérant de la méthodologie : là où les écoles de pensée développent une âpre compétition. Cet essai aura atteint son objectif primordial s'il aide des biologistes et des sociologues voulant nouer un dialogue productif à se prémunir solidairement contre des vices de forme calamiteux.

La fascination exercée par la structure, ou le système, finit souvent par oblitérer les préalables de leur entrée en lice sur tel ou tel domaine. Cela explique pour une large part qu'*entre sciences sociales et écologie, la coopération se révèle somme toute beaucoup plus gênée par ce que ces rationalités partagent bon gré mal gré que par les différences flagrantes de leurs aspirations et de leurs inspirations* : si un modèle séduit conjointement les regards portés sur la nature et sur la culture, il devient aussitôt le support d'une joute, parce que l'autorité acquise sur cette construction par une science se traduit en droit de regard sur les problématiques conçues par d'autres sciences autour de ce thème. Jean-Luc Jamard a très justement remarqué qu'une matrice, conçue par une science X, mais finalement périmée à cet endroit, peut en toute légitimité continuer à galvaniser l'inspiration d'une discipline Y [JAM 93]. Pourquoi proroger un droit de propriété sur un rebut, sinon pour dicter un mode de pensée à un savoir distant ?

Quand le pragmatisme participe à l'exploration, une approximation lucide mérite soudain plus d'attention qu'une perfection inaccessible. En biologie comme en sociologie, les systèmes et les structures n'entretiennent plus qu'une vague relation avec les élaborations originelles, et il faut alors se demander pour quel motif ces concepts s'incrument contre vents et marées en tant que clefs incontournables. La réponse émerge sans doute dans un parallèle avec les disgrâces d'autres notions, telles que *société, ethnie, culture, voire primitif*, qui, en dépit des condamnations rédhibitoires, ne s'évaporent toujours pas : elles persistent avec des « guillemets de rigueur » indiquant que l'auteur n'est pas dupe, mais que, momentanément, cela n'a pas beaucoup d'importance. Voire : un malaise s'insinue, à la longue, dans la prolifération de ces guillemets-là, qui balisent un nombre croissant de marais mentaux à contourner.

Une défaillance majeure mine généralement la pensée critique contemporaine lorsqu'elle soupèse les outils de raisonnement disponibles : *sur le terrain scientifique, le rejet d'un concept devrait aboutir à son complet remplacement par un ou plusieurs autres, faute de quoi la critique végète dans un inachèvement pernicieux*. Autrement dit, il ne suffit pas de constater que l'idée incriminée ne saurait répondre aux questions

posées, il faut encore forger un terme qui, débarrassé des orientations déplorables, préservera lesdites questions. Faute de quoi, la réfutation de l'abstraction incorrecte conduit au délaissement d'une demande d'information dont la nécessité, intacte ou modifiée, ne s'est pas volatilisée. Les guillemets conventionnels indiquent, sur ce plan, une exigence laissée en suspens et un manque de moyens pour l'exprimer de façon convenable. Le relativisme transforme les insatisfactions en résignations.

Compte tenu de la brièveté souhaitable d'une réflexion qui entend fournir un support de communication interdisciplinaire à partir de repères nets, les chapitres à venir tâcheront de faire ressortir des propositions claires, dans un langage admissible par tous les secteurs concernés : éventuellement contestables – puisque seule la Nature, avec sa majuscule, détient la neutralité théorique –, mais dénuées d'équivoques dans la mesure du possible. Il faudra donc tenir à égale distance les ésotésismes de la technocratie et de la métaphysique, qui fleurissent lorsque les échanges se mettent à grincer. La contrepartie de cette volonté d'extraire des énoncés fonctionnels se manifeste épisodiquement dans un ton abrupt, avec une oscillation entre le sentencieux cassant et le compendieux pontifiant. Nous prions le lecteur de bien vouloir nous en excuser, mais la volonté de se prémunir contre les dérapages analogiques réclame ce désagrément : le titre mi-figue mi-raisin du chapitre à suivre invite alors à considérer cette rudesse avec le sourire, bien qu'il ne se veuille nullement anodin. Les « conditions non négociables » qu'il posera restent discutables, l'absence de négociation connotant un affrontement de positions radicalement incompatibles. Tant pis : la polémique ne tue que des arguments et, d'ailleurs, certains ressuscitent avec la mine narquoise d'un phénix qui aurait modifié la couleur de son plumage.

Dans le même état d'esprit, un certain nombre d'allégations seront parées sans vergogne de la qualification « assertion méthodologique », assortie de deux chiffres : le premier désigne le chapitre où elles apparaissent, le second notant l'ordre d'arrivée dans ledit chapitre. Derechef, le procédé a de quoi horripiler pour divers motifs (lourdeur, forfanterie, outrance, etc.). Cependant, à sa décharge, il simplifiera considérablement des trajets transversaux en ce volume, stimulant ainsi la compréhension d'ensemble de l'argumentation, et facilitant un regard critique. Il devrait, en outre, favoriser d'éventuels débats. Enfin, cela permettra au pragmatisme intransigeant de certains lecteurs recherchés de ne pas subir le découragement devant quelques passages outrageusement abstraits : dans le premier chapitre, tout particulièrement. Les **assertions méthodologiques (AM)** fourniront des points d'ancrage et des thèses résumées. Elles fixeront un lieu stratégique de controverse en même temps qu'elles ouvriront le passage à la suite : le lecteur, par la suite, pourra y revenir, s'il juge après coup que le raisonnement entourant l'affirmation justifie un rebond vers la source. Donc, tant pis pour la fluidité littéraire : les jalons ont la priorité.

Ajoutons encore que, dans les essais à vocation synthétique, l'auteur est généralement tenté de renforcer son propos par une abondance d'illustrations. Il nous arrivera d'adopter le parti inverse, moins attrayant, mais plus persuasif à la longue : revenir plusieurs fois sur une recherche afin de considérer ses implications sous divers angles.

Le lecteur pourra en outre se demander pourquoi ces illustrations n'ont pas été puisées dans la recherche appliquée. Un empêchement accessoire, pénible et absurde provient du dédain général des sciences humaines à son égard : elle est censée recevoir les leçons du fondamental, mais n'aurait aucun enseignement théorique à dispenser en retour. À côté de ce facteur parasitaire vient une raison plus solide : une situation locale dans une enquête finalisée demande un descriptif complet, donc un texte long, tandis que la recherche fondamentale sait isoler des thèmes de façon à réduire l'exposé autour d'une question. Chacun des chapitres qui suivent deviendrait au minimum un livre s'il fallait le transcrire dans le contexte d'orientations pratiques. En outre, la recherche appliquée appelle spontanément une coopération interdisciplinaire à débroussailler empiriquement, alors que notre tâche consiste à expliciter les conditions préalables d'une rencontre entre des sciences qui ont appris à soliloquer. Tout cela se résume à un constat : cet essai sera une réussite si, et seulement si, il devient un début.